

LE CARILLON DE ST-GEORGES

POLITIQUE
RÉPUBLICAIN

SATIRIQUE
HEBDOMADAIRE



RÉDACTION ET ADMINISTRATION :
3, Rue de la Pyramide, 3, Lyon-Vaise

VENTE EN GROS : rue de Jussieu, 1

AU DÉTAIL : chez tous les Libraires
et Marchands de journaux.

ABONNEMENTS :

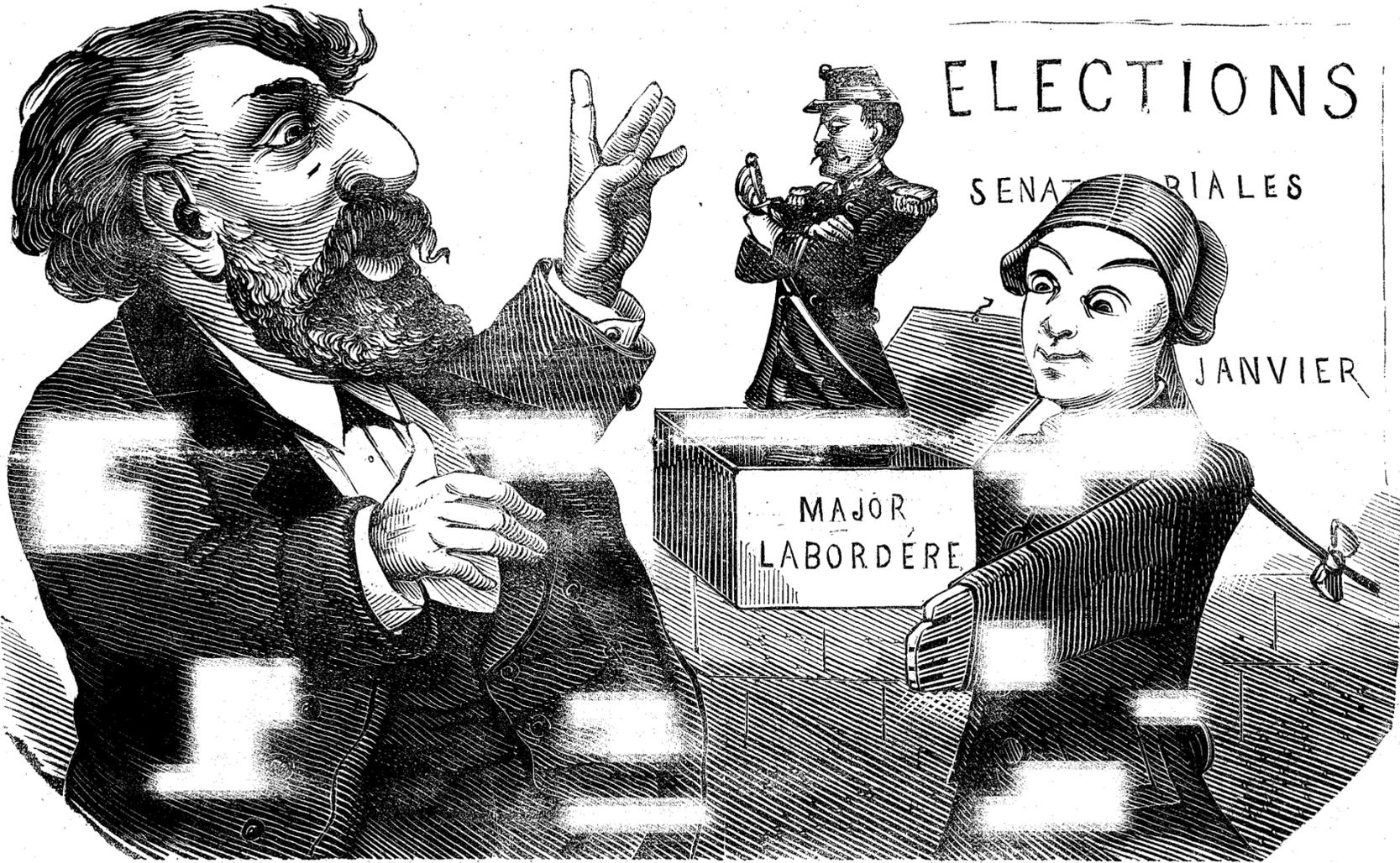
LYON : un an, 8 fr. — Six mois, 5 fr.

RÉCLAMES la ligne 1

ANNONCES — 0 50

Les Manuscrits non insérés ne seront pas rendus.

Les Annonces sont reçues à Lyon : Imp. Beau jeune, rue de la Pyramide, 3, Vaise. — A Paris : Agence Ewig, rue d'Amboise,



Cadeau de Janvier

A NOS LECTEURS

Nous vous la souhaitons bonne et
heureuse.

La Rédaction et l'Administration
du CARILLON DE ST-GEORGES.

LYON-VAISE.

Rue de la Pyramide, 3.

SOMMAIRE

Carillon, par Jean GUIGNOL. — *Le Mot de la FAIM* (Sonnet). — CADEAU DE JANVIER. — *Le Triomphe du bonapartisme*. — *Revue de la Semaine*. — *Le Méli-Mélo de la Mairie, de la Presse et du Grand-Théâtre*. — VARIA: *Pauvres Locataires!* — *TRIBUNE ELECTORALE: Réflexions d'un rural*. — *Qu'est-on « Shoking »*. — *Devant et derrière la toile*.

CARILLON

Ohé, les frangins, nous y v'la donc c'tte fois à la nouvelle année, que doit mettre une fin finable à tous les chapote-

ments que tous les intrigants des monarchies réunies voudrions amener entre tous les véritables republicains de France et de Lyon.

Gones de Saint-Georges, de la Quoix-Rousse, des Pierres-Plantées et de Saint-Clair, Perrachois, Guyotins, z'enfants du Sabre, du Plateau, de la Grand-Côte et du Gorguillon, gones du Grand-Trou et du Moulin-à-Vent, vous qu'êtes tous de bons zigues, décanillez vos fumerons, et amenez-vous tous, pace que vote vieux t'ami Guignol veut vous parsender ses salutances les plus irrespectueuses de pamièr jour de l'an.

Et vous, gentilles et chenuses canantes qu'êtes ben aises de reluquer les gognandises et autres vartigoleries que je vous griffarde chaque semaine sus mon pape-lard à gandoises, laissez-moi vous coquer toutes à la pincette.

C'est-y pas un vrai plaisir au jour d'aujourd'hui de pouvoir se serrer la pince amicalement et comme de bons frangins, aller vider z'une chopine à la santé universelle et à la République en particulier.

Ah! les gones, c'est que celle-là, y nous

faut la soigner et la garantir des atteintes de tous les galavards de bonapartisses, d'orléanisses, de cafards et de jesuites, que voudrions agripper note chenuse colombe avè leurs sales arpions, et la traîner dans la borbasse oùsque y serions ben contents de nous faire tous débarouler.

Nous venons selement de vitrer dans leur jeu, et, dans nos darnières élessions, nous ons vu le dessous de leurs cartes, et c'était du propre, te pas, les gones? Avè leurs façons de nous emboïmer, de nous emmieller les châssis pour que nous ar-quepincions les vessies pour de lanternes, y z'avions envie de nous fourrer dans le pétrin, en nous faisant trimer par un chemin que nous menait tout droit dans le gaillot de la sarvitude et de l'abrutissement du populo.

V'la plus de milliasses de z'années qu'y nous ont toujours manœuvré comme de poves moutons de Panurge, et pus d'une fois le pove monde lassé de c'tte opression a charché de reconquérir sa libarté au prix de son sanque, au prix des plus lourds sacrifices.

Nous avons pu secouer c'tte patte de

fer que nous esquinait l'esistence, et nous avons pu sortir un brin de c'tte ignorance épouvantable oùsque les goupillonneurs et les congrégaleux tenions à nous conserver comme de cornichons dans une cantine.

Nous avons eu assez de ce long rôle de bestiaux, nous ne voulons plus que ces pillandres, que trônent dans de palais, nous mangent la laine sus le dos; nous ne voulons plus que de cayons de calotins engueusent nos fenottes dans leurs confessionnals, ni qu'y caressent le menton de nos petioties dans leurs sacristies, sous partesque de leur z'y apprendre le catéchisse; nous ne voulons pas que ces tas d'ordures habillés de frusques noires, qu'on appelle de *z'ignoramus*, soyent sargés de faire la morale dans les coins à nos moutards, en les faisant sauter sur leurs genoux cagneux.

Non, qu'y z'aillent au guiable et qu'y gigodent leur danse macabre ailleurs. Nous en avons soupé, et y n'est temps de s'en débarrasser, si nous ne voulons pas en crever.

C'est comme ces espèces de partiquyers

deguisés en généraux, ne sont z'à la tête de note armée, c'est-y bein possible, nom d'un rat! et que nous n'y voyons pas clair? Si c'te charpie de Bazaine y était, ça serait au complet.

On ne nous fera jamais en croire que les loups peuvent devenir bergers, et y z'ont beau s'affubler de peaux de biques ou de peaux de moutons, nous ne nous leur laisserons pas nous fourrer le doigt si profondément dans l'œil.

Attention donc, les l'amis, et si aujourd'hui nous nous serrons la main fraternellement, que ce soye en souhaitant l'union de tous les républicains, dans ce jour où doit regner la concorde; que c'te journée soye pour la fraternité et pour bien commencer l'année, crions tous en chœur:

Vive la République! Vive la France!
Vive la Liberté!

JEAN GUIGNOL.

LE MOT DE LA FAIM

Une jeune fille au teint pâle et livide, Sous des haillons affreux, dans la rue, aux passants, En tremblant, tend la main, et d'une voix timide Hasarde quelques mots aux plus compatissants.

« J'ai faim, j'ai froid, » dit-elle, et son regard placide Et profond laisse voir qu'elle souffre. Les gens S'arrêtent quelquefois, mais sa main reste vide Quand la pauvre parle aux gens indifférents.

En passant, j'entendis un jour une personne Lui dire: — Qu'avez-vous fait des effets, mignonne, Que je vous ai donnés? Vous ne les portez point?

— Je ne puis les porter, monsieur, répondit-elle; Le froid est bien méchant, mais la faim est cruelle: J'ai dû les vendre hier pour acheter du pain.

JULES T.

CADEAU DE JANVIER

Bons ou mauvais, Guignol accepte tous les usages. Il en est qui lui font faire la grimace, mais il les subit. Il en est d'autres, comme celui du 1^{er} janvier notamment, qui lui plaisent et lui déplaisent à la fois. Celui-ci lui plaît quand il reçoit, il lui déplaît quand il donne. Aussi la nécessité de donner, prescrite par l'usage en question, lui suggère-t-elle une foule de plaisanteries qui rendent le sacrifice moins amer. C'est ainsi qu'à son concierge il remet d'habitude une pièce de cent sous qui ne vaut que trois fr. soixante-quinze centimes, à la mère de Madelon, son épouse, une mère de ses cheveux, et que voulant gratifier M. Gambetta, son ami des jours de lutte et pour la Patrie et pour la République, d'un cadeau qui le rappelle à la conscience de ses devoirs républicains, il lui offre, cette année, sous la forme d'un bon diable sortant de la boîte électorale, le major Labordère, candidat sénatorial de la Seine.

Guignol n'a pas eu tort de choisir un pareil cadeau, parce que l'élection de M. Labordère, qui refusa de s'associer aux projets criminels des hommes du 16 mai, lui fera comprendre combien il fut coupable en appelant auprès de lui, dans les sphères gouvernementales élevées, des généraux tels que les Miribel, les Canrobert les Galiffet, généraux de guerre civile enrôlés au service des massacreurs de républicains.

Il n'a pas eu tort enfin, parce que l'élection

de M. Labordère apprendra à tous les officiers de notre vaillante armée, que la démocratie française honore et récompense ceux d'entre eux qui ne confondent pas la discipline avec l'obéissance passive aux ordres des attentats contre la souveraineté nationale.

Lorsqu'il recevra ce cadeau, le 8 janvier prochain, M. Gambetta ne pourra s'empêcher sans doute, d'en être médiocrement satisfait.

Cependant Guignol lui reconnaît assez de patriotisme et de dévouement à la République pour être persuadé qu'il finira par le considérer comme le meilleur cadeau qui pût lui être fait au début de la nouvelle année 1882.

C.....

Le Triomphe du Bonapartisme

Un numéro du Pays, l'organe par excellence du bonapartisme, m'est tombé sous la main. Je l'ai lu, et cette lecture m'a produit l'effet d'un glas funèbre pour ce qui est toute notre vie et notre espérance: l'avenir de la République.

Il est de ces tintements de cloche dont les vibrations vous plongent dans une amère tristesse.

Il est de ces articles de journaux dont les syllabes vous serrent le cœur de dégoût et de honte...

Tel est l'article de M. Paul de Cassagnac, au sujet des récentes nominations qui, dans les diverses sphères de la puissance gouvernementale, viennent de jeter un insolent défi à la conscience, à l'honneur, à la dignité de la démocratie française.

Oui, M. de Cassagnac a raison, cent fois raison, c'est le triomphe du bonapartisme, que le rappel à l'administration de la guerre, des Canrobert, des Miribel, des Galiffet; que le rappel au conseil supérieur de l'instruction publique du précepteur du prince Victor, M. Duruy; que le rappel, pour l'ambassade de Russie, du diplomate M. de Chaudordy; que la nomination de M. Weiss, ex-secrétaire général des beaux-arts sous l'Empire, ex-serviteur du 16 mai, rédacteur du FIGARO, comme directeur de notre politique extérieure au ministère des affaires étrangères!

« Ah! vous y venez donc à ces hommes de l'Empire que vous avez assez baffoués, s'écrie M. de Cassagnac en s'adressant à M. Gambetta. Vous avez longtemps cherché des hommes politiques, des hommes intelligents, des hommes de dévouement à la Patrie, et vous n'avez trouvé, selon votre expression, que des ganaches! Etait-ce bien la peine de vous faire un tremplin de la tombe de Baudin, pour sauter à pieds joints sur le dos des Canrobert, des Galiffet, des Miribel, des Duruy, des Weiss et des Chaudordy? »

Des ganaches! Mais s'il est faux que M. Gambetta ait prononcé ce mot-là, en tous cas, les scandaleuses nominations qui ont marqué son arrivée aux affaires n'ont que trop justifié l'opinion qu'on lui prête de ses coréligionnaires politiques appartenant à l'armée, à l'instruction publique et à la diplomatie.

Car il n'y a pas à sortir de ce dilemme:

Ou bien M. Gambetta, estimant que ses coréligionnaires de l'armée, de l'instruction publique et de la diplomatie

sont des ganaches, a été dans l'inéluctable nécessité de solliciter le concours des réactionnaires Canrobert, Galiffet, Miribel, Duruy, Chaudordy et Weiss;

Ou bien M. Gambetta a voulu s'entourer de ces collaborateurs réactionnaires dans un but mystérieux de résistance future aux volontés de la Nation...

Est-ce à la première partie de ce dilemme, est-ce à la seconde que M. Gambetta a cédé?

Je l'ignore, mais tout ce que je constate, hélas! avec M. de Cassagnac, c'est qu'il a mis une auréole autour du front de Canrobert, le massacreur, de Galiffet, le massacreur, de Miribel, le massacreur qui ne massacra point par une circonstance indépendante de sa volonté, de Duruy, Weiss et de Chaudordy enfin, les ministres, les valets et les complices du massacreur des massacreurs, le hideux Napoléon III, de sinistre mémoire!!

Ce n'est pas pour qu'il fit une aussi dégoûtante besogne que les républicains avaient placé leur confiance dans M. Gambetta.

Il est temps encore, s'il veut conjurer les haines qui s'accroissent contre ses insolences gouvernementales: qu'il replonge dans la boue de leur passé les Canrobert, les Galiffet, les Duruy, les Chaudordy et les Weiss, qu'il appelle aux affaires les citoyens de talent, de cœur et de dévouement à la République, dont il dédaigne le concours, et qu'il tende une main loyale au sénateur que Paris acclamera demain, au major Labordère, le soldat du devoir et de l'honneur!

CADET.

REVUE DE LA SEMAINE

VENDREDI. — Orage au Grand-Théâtre. Le public payant voulait user de son droit d'acceptation ou de refus. L'artiste dont on réclamait la résiliation était M^{lle} Dalmont, qui avait été admise bon gré mal gré à la représentation de la veille.

Pour lutter contre les applaudissements outrance des chevaliers du lustre, d'aucuns prétendent que le critique théâtral du Courrier de Lyon a été obligé d'ouvrir son parapluie et, pour protéger sa personne, de se réfugier dans le foyer des premières.

C'est là que s'est produit un incident regrettable: M. le Maire a cru devoir intimer l'ordre à M. Bertnay de fermer son parapluie, prétendant que le critique grincheux avait ouvert les autres d'où faisaient cette bruyante irruption des milliers de sifflets et qu'il était l'instigateur de tout ce boucan...

Là dessus, lançant des regards terribles à M. Gailleton, M. Bertnay s'est retiré, en enfonçant son chapeau et en s'écriant: Tu me la payeras, celle-là!

Je comprends que personnellement le rédacteur du Courrier a dû la trouver mauvaise.

SAMEDI. — On nous assure, et nous en sommes très heureux, que le rapport sur le concours du monument de la République a été retrouvé. Il avait été subtilisé par un mauvais plaisant qui s'était empressé de l'enfourer place Henri IV, où doit être érigée la statue d'Empère.

Nous prions donc M. le rapporteur d'employer toute son intelligence à rechercher le criminel auteur de cette mauvaise farce; aussitôt qu'il aura pu mettre la main dessus, nous lui conseillons de livrer le coupable à

la juste indignation des artistes lyonnais, qui voient briller comme un lointain mirage le résultat du concours.

Ces infortunés considèrent ce statu quo comme une niche. Oh! mais là, une vraie niche!

DIMANCHE. — C'est toujours amusant d'entendre le Pape parler de sa prison et de la paille humide de son cachot sur laquelle il étend ses membres meurtris par les chaînes de la captivité.

Il paraît qu'il leur faut des oreillers moelleux à ces humbles représentants du Christ sur la terre, lui qui n'avait pas même une pierre pour reposer sa tête, lui qui fit son entrée dans ce monde sur la crèche d'une étable dont la paille remplaçait les édredons sous les lambris dorés d'un palais.

Le Pape qui vient de canoniser un pauvre pouilleux n'est pas partisan pour son compte d'une pareille abnégation; il regrette le pouvoir temporel, cet homme, il exhorte tous les évêques à partager son opinion. Eux, qui bafouent la République, tout en émargeant à son budget, eux qui se moquent de la loi et de son code comme d'une guigne, ne montrent-ils pas à chaque instant que le domaine spirituel ne suffit pas à leurs aspirations ambitieuses?

Il ne leur faut pas seulement les âmes, il leur faut, à ces porte-mitres, la possession des corps. Ah! c'est que celle-là offre tant de satisfactions agréables!...

LUNDI. — La démocratie socialiste de la Guillotière se réunit pour offrir un banquet en l'honneur de son nouveau député.

Dans cette assemblée où règne la plus franche cordialité, où tous les cœurs sont prêts, au lendemain de la lutte, à la conciliation et à l'union de tous les républicains, le citoyen V. Lagrange a porté un toast à la FRATERNITÉ!

C'est en termes vraiment émus qu'il a rappelé ses collègues de l'atelier se mêlant à la lutte pour qu'un des leurs fût élevé à la dignité de représentant du peuple.

Ils ont compris, dit-il, en soutenant un des leurs, qu'à côté des grands orateurs, il y a place à la Chambre, pour d'autres qui, s'ils n'ont pas le grand talent de la parole, ont du moins au cœur un ardent amour pour la République.

De toutes parts les applaudissements répondent aux sympathiques paroles du citoyen Lagrange à qui nous sommes heureux de serrer cordialement la main.

La soirée s'est terminée par le chant de notre hymne patriotique, et nous pouvons dire que c'est encore une bonne journée pour la République.

MARDI. — Encore et toujours les escapades des étalons de sacristies. Nous n'en finirons donc jamais avec ces ignobles frocards, et chaque jour sera donc souillé par leurs dégoûtants exploits.

Un nouveau scandale s'est produit au collège ecclésiastique, ancien petit séminaire de Dinan.

De nouveaux attentats à la pudeur ont été commis; le coupable est en fuite. C'est un nommé Morin, originaire de Plaintel, maître d'étude dans l'établissement; un mandat d'amener a été lancé contre lui.

L'abbé Perquin, ajoute le Progrès des Côtes-du-Nord, également fonctionnaire du petit séminaire de Dinan, après avoir fui dans les mêmes circonstances que son émule, l'abbé Morin, été condamné par contumace, il y a quelques mois, à quinze ans de travaux forcés par la cour d'assises des Côtes-du-Nord.

C'est du propre dans ce petit séminaire! Et maintenant, pères de famille, continuez à confier la direction morale de vos enfants à ces débauchés en robes noires!...

MERCREDI. — La compagnie des tramways se moque du cahier des charges comme du public.

LA

JEUNESSE DORÉE

PAR

LE PROCÉDÉ RUOLZ

Il réussit, empocha la poule, et, toutes dépenses acquittées, il eut, quitte lui, une quarantaine de francs qui devinrent aussitôt les compagnons de ses quinze francs solitaires.

Les jeunes gens se séparèrent sur le boulevard Italien. A les entendre, ils étaient tous conviés à dîner dans les plus illustres maisons de Paris. Notre respect pour la sainte vérité nous force à convenir qu'ils s'éparpillèrent dans toutes les directions, et qu'une demi-heure après ils étaient attablés, les uns chez Richaud-Lucas, les autres chez Kalekomb, ceux-ci chez la mère Morel, ceux-là chez Paola Broggi, et généralement dans toutes ces estimables tavernes dédiées, par des cuisiniers philanthropes, aux petites bourses et aux grands appétits.

XVII

Une table d'hôte à l'usage des Vicomtes.

A cette époque désastreuse où nos ennemis les alliés campaient dans le bois de Boulogne et se promenaient à cheval dans les galeries du Palais Royal, parmi les plus belles femmes de Paris, et d'une voix unanime, on citait M^{me} de Frontignan.

Au dire des contemporains, cette magnifique personne obtint, dans l'estime de ces guerriers exotiques, encore plus de succès que n'en ont obtenu Véry, Véfour, le n° 113 et le Rocher de Cancale. La Russie disputa vaillamment cette conquête précieuse à l'Angleterre, qui, elle-même, eut maille à partir avec l'Autriche, représentée par de grands gaillards d'officiers, amoureux comme des tigres et hauts comme des Patagons. On déjeunait pour une de ses œillades, on se faisait tuer pour le moindre de ses sourires, si bien qu'il n'y aurait aucune exagération à prétendre que la possession de madame de Frontignan à côté plus de sang aux armées coalisées que n'en coûtait jadis, à deux peuples rivaux, cet acte de profonde politique connu dans l'histoire des premiers âges de Rome sous le nom de l'entèvement des Sabines.

Aujourd'hui madame de Frontignan n'est plus jeune, il s'en faut même de beaucoup;

et cependant, quand elle est vue à une certaine distance et qu'elle est éclairée par un de ces demi-jours dont elle seule a le secret, elle produit encore une illusion fort agréable. Il est juste d'ajouter qu'elle fait preuve, dans la fabrication de son teint quotidien, d'un vrai talent de coloriste, mariant d'une main délicate les camélias avec les lys, et le blanc de perle avec le corail aux nuances azurées. Elle se dessine en outre de noirs sourcils, qui paraissent adhérents à l'épiderme, et des veines bleues qui semblent courir sous la peau. Aussi vous jureriez que le bon Dieu l'a pétrie avec de la crème et avec des roses, comme ces belles dames que monsieur Dubuffé accroche annuellement dans la grande galerie du Louvre.

Madame de Frontignan, que nous prendrons la liberté d'appeler plus simplement la Frontignan, dirige dans une belle maison de la rue de Provence, une table d'hôte en grand renom, où, pour cinq francs, — une misère, — on fait une chère de prince, en compagnie de femmes charmantes et de chevaliers de tous les ordres, depuis le chevalier de Saint-Michel jusqu'au chevalier d'industrie. Après le dîner, l'on danse et l'on joue, et il n'est guère de soirée qui, pour le seul bénéfice des cartes, ne rapporte une centaine de francs à la maîtresse de la maison.

La Frontignan, qui se fait ainsi un facile revenu de vingt-cinq à trente mille livres,

serait la plus heureuse femme des douze arrondissements, si elle ne vivait pas dans la crainte continuelle de l'écharpe tricolore des commissaires de police. Par malheur, ces magistrats trouble-fêtes apparaissent de temps à autre; ils verbalisent, et la directrice de l'établissement, citée à comparaître devant la sixième chambre, est contrainte à déménager sans trompettes ni tambours. Ce sont là les désagréments du métier; mais quel métier en est dépourvu? le métier de roi, dit-on, compte les siens par douzaines.

Lorqu'il se fut séparé de ses compagnons, Florestan entra chez un changeur, et les quarante francs gagnés au tir furent transformés en deux pièces d'or toutes neuves qu'il serra précieusement dans le gousset de son pantalon.

Alors un léger rayon d'espoir illumina sa pensée.

— Pourquoi désespérer de l'avenir? murmura-t-il; Bonaparte n'était pas plus riche que moi le jour où il fut appelé à commander en chef l'armée d'Italie. Courons chez la Frontignan, et fasse le ciel que cette soirée soit ma journée de Marengo!

Il dit, et se dirigea vers la rue de Provence.

Mais, à la quatrième enjambée, il s'arrêta; et, revenant sur ses pas, il pénétra dans le passage de l'Opéra.

— Etourdi! pensa-t-il, quelle fauté j'ai

Elle supprime des voitures et fait, sans autre forme de procès, faire les départs tous les quarts d'heure au lieu de toutes les dix minutes, comme il est stipulé dans les conventions avec la ville.

Pour cette grrrrande administration il n'y a pas d'obstacles ; on fait, on défait et on refait les règlements suivant les nécessités du moment.

Les conducteurs s'étant mis en grève pour obtenir une diminution d'heures de travail et une augmentation de salaire, la Compagnie n'a rien trouvé de plus simple et plus accommodant pour elle et ses employés, que d'en faire supporter les conséquences aux voyageurs.

Si j'ai un conseil à leur donner, c'est de faire grève à leur tour, c'est de faire comme moi, d'aller à pied.

JEUDI. — A l'occasion des fêtes du jour de l'an, et pour se conformer à l'usage officiel, la Rédaction du CARILLON DE SAINT-GEORGES recevra dans ses bureaux, place de la Pyramide, 3, les amis qui voudront bien nous honorer de leur visite, et nous continuerons à la même adresse, cinquante-deux fois par an, à enregistrer toutes les réclamations qui nous seront adressées et à signaler tous les abus, de quelque part qu'ils viennent.

Nous recevons aussi ceux qui auraient trop à se plaindre de la trique de Guignol. Comme nous venons de faire une énorme commande à un marchand de bois des îles, les intéressés pourront choisir l'essence avec laquelle ils préféreraient être caressés.

CDAQUE-POSSE.

LE MÉLI-MÉLO

De la Mairie, de la Presse et du Grand-Théâtre

Divisons par scènes :

PREMIÈRE SCÈNE.

Au Grand-Théâtre. Une chanteuse légère roucoule. M. Bertnay, critique théâtral du COURRIER DE LYON, auteur d'une comédie inconnue : *l'Impasse*, est à son fauteuil gratuit. Presque couché dans ce fauteuil, les jambes perchées à l'américaine sur le fauteuil d'en face, on ne voit que lui et on n'entend que lui. Ce que l'on entend surtout ce sont des sifflets qui jaillissent de ses lèvres furibondes, et des exclamations indignées, d'un goût déplorable, à l'adresse de la pauvre artiste qui n'a pas le bonheur de lui plaire.

DEUXIÈME SCÈNE.

Dans un café de la ville. M. le Maire de Lyon, désolé de tous les désagréments auxquels est en butte M. Campocasso, directeur des théâtres municipaux par suite des attaques de certains journaux, spécialement du COURRIER DE LYON, confie à ses amis que « certains journalistes sont devenus insupportables depuis qu'on les a privés d'aller tirer les cheveux aux artistes du sexe faible derrière les portants des coulisses. »

TROISIÈME SCÈNE.

Au foyer du Grand-Théâtre. M. le Maire de Lyon rencontre M. Bertnay, et après lui avoir fait de vifs reproches sur son attitude et dans son journal et dans la salle du spectacle, lui déclare qu'à l'avenir la Mairie Centrale « n'aura plus rien de commun avec le COURRIER DE LYON. »

M. Bertnay réplique par des paroles courroucées, au nom des immunités de la presse que son maître, M. Barthens, saura faire valoir dans un article bien senti....

QUATRIÈME SCÈNE.

Bureaux du journal LE PROGRÈS. M. Delaroché appelant : — « Ici, Peyrouton ! » M. PEYROUTON. — Maître, à tes ordres ! M. DELAROCHE. — LE PROGRÈS va devenir le *moniteur officiel* de la mairie centrale si tu me nettoies proprement la tête de ce farceur de Bertnay !

M. PEYROUTON. — Maître, puisque tu le veux, je vais assommer ce *Fier-à-Bras* ! Et, comme il l'a promis, M. Peyrouton assomme *Fier-à-Bras* à grands coups de points et de virgules qui n'assomment que les lecteurs du PROGRÈS.

CINQUIÈME ET SIXIÈME SCÈNE.

Colonnes du COURRIER DE LYON et du PROGRÈS. Echange d'injures, non suivie à cause des rigueurs de la température, mais à cause de cela seulement, d'une petite rencontre sur le terrain...

SEPTIÈME SCÈNE.

(Apothéose).

La Dignité de la Presse lyonnaise, soufletée par M. Gailleton, maire de Lyon, prend son vol vers une des villes quelconques où les maires républicains respectent même les critiques de théâtre qui ne le respectent pas, et où les maires républicains ne rencontrent point, parmi leurs concitoyens, des journalistes résignés à se faire les complices intéressés de leurs excès de pouvoir.

BIBI.

VARIA

PAUVRES LOCATAIRES !

Ah ! tout n'est pas rose dans la vie des locataires !

Les propriétaires sont si exigeants et si grincheux !

Le propriétaire est un bipède sans entrailles, créé et mis au monde pour la damnation du locataire.

Et le locataire est un être misérable à qui le Créateur a dit :

« La terre ne produira pour toi que des loyers à payer et du papier timbré à recevoir. « Et tu gagneras ton pain pour en donner la meilleure part à ton propriétaire. »

Prenons quelques types au hasard de la plume.

Voici un locataire qui vient de recevoir un congé en bonne et due forme, parce qu'il devait quinze termes.

A la recherche d'un nouveau logement, il se présente chez le concierge de l'immeuble où il a l'intention d'abriter son existence.

LE LOCATAIRE. — Vous avez un logement à louer !

LE CONCIERGE. — Êtes-vous marié ?

— Oui.

— Avez-vous des enfants ?

— Cinq.

— Nous ne pouvons pas vous louer.

— Et pourquoi donc ?

— Parce que le propriétaire ne veut pas d'enfants dans la maison.

Au même instant, deux bambins se précipitent dans les jambes du loueur évincé.

LE LOCATAIRE. — Mais il me semble cependant que voilà des enfants qui habitent chez vous ?

LE CONCIERGE, dignement. — Monsieur, ce ne sont pas des enfants, ce sont les fils du propriétaire.

**

Un locataire a fixé son choix sur une maison de la rue Lafayette. Il entre et demande à M. Pipelet :

— De quel prix est l'appartement à louer ?

— Six cents francs.

— Combien de pièces ?

— Quatre.

— Comment ? s'écria madame Pipelet intervenant, il n'y a que quatre pièces ? Il y en a cinq, monsieur !

— Et quelle est la cinquième pièce ?

— La cave, parbleu !

**

Tout le monde connaît ce mot attribué à Grassot :

— Quel est le loyer de l'appartement du premier ?

— Trois mille francs, répond le portier.

— Est-ce qu'on est nourri par-dessus le marché ?

**

Au point de vue des propriétaires, les locataires se divisent en :

Locataires agréables.

Et locataires désagréables.

Sont considérés comme locataires agréables :

Naturellement, ceux qui paient exactement leur terme.

Ceux qui sont absents la moitié de l'année.

Ceux qui ne reçoivent jamais de visites.

Ceux qui n'ont ni chiens, ni chats, ni enfants.

Ceux qui rentrent à dix heures du soir et ne font jamais de bruit dans l'escalier.

Rentrent dans la catégorie des locataires désagréables, sur qui le concierge et le propriétaire appellent quotidiennement les vengeances célestes :

Ceux qui paient irrégulièrement leur terme ou qui ne le paient pas du tout.

Ceux qui rentrent passé minuit.

Ceux qui ont des enfants ou des chiens qui déshonorent souvent l'escalier.

Ceux qui ne vont jamais à la campagne — et qui sont considérés comme immeuble par destination.

Ceux qui reçoivent à tout instant des amis et connaissances.

**

Il est une sous-classification de locataires désagréables, — mais que les propriétaires supportent volontiers, parce qu'ils paient un loyer double ou triple de celui du commun des mortels.

Ce sont :

Les agents d'affaires, dont les bureaux attirent la foule des visiteurs.

Les directeurs de bureaux de location, qui placent les valets de chambre et les bonnes à tout faire.

Les dentistes, pédicures, manucures et somnambules extra-lucides.

Et enfin les cocottes, dont une nuée d'admirateurs montent et descendent les escaliers du matin au soir, — et même du soir au matin.

**

Les propriétaires grivois, ceux qui se laissent volontiers entraîner par le torrent des passions, ne sont pas fâchés d'avoir des cocottes pour locataires.

Elles ne paient pas très régulièrement leur terme, mais enfin... Il est avec certains propriétaires des accommodements.

Mademoiselle Folichonnette, qui a eu pour

son propriétaire une complaisance tout à fait marquée, est actuellement dans un état très intéressant.

Ému de sa situation, le propriétaire vient de diminuer son loyer, ce qui a fait dire à Folichonnette :

— Depuis que mon propriétaire m'a augmentée, il m'a diminuée.

Heureuse Folichonnette.

**

Bien que le mot de la fin soit un peu... gaoulois, je n'hésite pas à l'imprimer, parce qu'il s'agit d'une vengeance exercée par un locataire sur son monstre de propriétaire.

Le mot n'est pas neuf, — mais, comme on dit vulgairement, il est bien porté.

M. Vautour entre furieux chez un de ses locataires, — un Marseillais de la plus belle eau.

— Je vous donne congé, et je vous enjoins même d'avoir à déguerpir immédiatement.

— Et pourquoi donc ?

— Parce que vous fumez constamment et que vous crachez partout... Vous salissez mes immeubles, monsieur ?

— Bagasse ! quand ze fume, ze crasse !...

Mais, ça m'est égal, ze m'en irai.

M. Vautour sortit.

Au moment de quitter l'immeuble, l'enfant de la Cannebière voulut signaler son départ par une vengeance atroce.

Il s'arrêta au beau milieu du salon, s'accroupit, et...

Et immédiatement il alla chercher M. Vautour, auquel il tint ce langage :

— Tenez, monsieur, avant de partir, z'ai voulu vous laisser un locataire... Regardez-le... Il fume, mais il ne crasse pas.

Aoh ! shocking !

Alph. LAFITTE.

TRIBUNE ÉLECTORALE

RÉFLEXIONS D'UN RURAL

De la Chine au Pérou, du Japon jusqu'à Rome, Le plus sot animal, à mon avis, c'est l'homme.

Et vous serez obligé d'en convenir avec moi, quand vous aurez lu la comédie bouffonne qui fait le sujet de cet article.

D'abord, chers lecteurs, souvenez-vous de la réunion burlesque de Givors, tenue le 14 août dernier, où se trouvaient réunis les délégués cantonaux de la 6^e circonscription. Cette assemblée avait pour but de choisir définitivement la candidature à la députation.

Pour compléter cette bouffonnerie, et lui conserver toute sa saveur, nous sommes obligés de remonter jusqu'à cette époque, où se passe le premier tableau.

Ceci dit, commençons par l'audition des candidats à la candidature.

Voici d'abord le chapelier IVAN, socialiste, seul candidat pouvant représenter véritablement les intérêts de la 6^e circonscription.

Son nom n'a réuni que le chiffre dérisoire de 10 voix sur 154 votants !.. Peuh ? un ouvrier, se sont dit nos délégués campagnards, dans leur naïf jargon, c'est bien trop commun ; un ouvrier, ça n'a pas des manières assez distinguées, ça ferait mauvais effet à la Chambre !

failli commettre ! Ce n'est pas le tout que d'avoir de l'or dans ses poches, encore faut-il payer de mine, et je dois confesser que je ne suis guère présentable. Mes cheveux sont en désordre, le vernis de mes bottes n'est pas à l'abri de tout reproche, et mes gants datent d'hier. N'oublions pas qu'un directeur de théâtre, qui sait son métier, prodigue l'argent quand il s'agit de la mise en scène d'une pièce sur laquelle il compte pour son hiver. Imitons ce directeur bien avisé ; faisons pour cinq francs de mise en scène, et donnons-nous les apparences d'un duc et pair.

Florestan ne s'était pas trompé d'un centime dans son addition :

Il acheta une paire de gants paille,	3 25
Il se fit coiffer,	1 »
Il fit vernir sa chaussure,	» 50
Il acheta un cigare de cinq sous,	» 25

Total égal. 5 fr.

Dix minutes après, il faisait son entrée chez la Frontignan ; une entrée superbe, mesdames et messieurs !

Un provincial, introduit dans les salons de la Frontignan, n'eût pas manqué de se croire chez un ministre. Les dorures ruisselaient de toute part ; des lustres de bronze doré, chargés de bougies roses et parfumées, répandaient une lumière vive et douce à la fois ; on enfonçait jusqu'à la cheville dans les tapis de haute laine, chauds de ton comme de

riches peintures flamandes ; et chaque porte était recouverte de larges draperies en velours grenat, relevées par des crêpines d'or.

Une vingtaine d'hommes et de femmes, diversement groupés dans le salon, devaient en attendant le signal du dîner. Les hommes étaient habillés comme on s'habille quand on va dans le monde ; les femmes étaient jeunes et jolies, condition expresse de leur admission chez la Frontignan.

Pour elle, royalement posée dans un grand fauteuil placé à l'angle de la cheminée, elle recevait les hommages d'un monsieur chauve et à favoris noirs, qui avait des décorations à toutes les boutonnières de son habit.

Un laquais en culotte courte et en bas de soie annonça monsieur le vicomte Florestan de Juvignac.

Le jeune homme traversa le salon et s'approcha de la Frontignan, qu'il honora d'une salutation profonde.

— Bonjour, vicomte, lui dit-elle d'une voix flûtée, et en lui présentant sa main à baiser ; que faites-vous ? que devenez-vous ? où vous cachez-vous ? vous devenez rare comme les bonnes tragédies !

— On se m'arrache ! répondit Juvignac, qui pirouetta sur les talons et qui lança son chapeau sous son bras gauche par un geste rapide où excellèrent Molé et Fleury, et que Firmen a étudié dix années de sa vie avant d'y réussir complètement.

Le vicomte échangea des poignées de main avec les hommes qu'il connaissait, et débita des madrigaux aux dames.

La porte s'ouvrit de nouveau.

— Madame est servie, cria un chasseur, qui semblait avoir été coulé dans le moule d'Hercule Farnèse.

Le personnage chauve et à favoris noirs offrit son bras à la Frontignan, et l'on passa dans la salle à manger.

C'était une grande pièce à pans coupés, décorée avec un suprême bon goût, et chauffée à une douce température par d'invisibles calorifères. La table, couverte d'un linge damassé d'une finesse et d'une blancheur merveilleuses, était chargée de cristaux et d'argenterie, dont les arêtes scintillaient sous les feux croisés des bougies et des lampes solaires. Aux deux extrémités de la table, des gerbes de fleurs s'épanouissaient dans des corbeilles de vieux Saxe découpées à jour. Le service était fait par cinq laquais graves, silencieux, vêtus de noir, et par un écuyer tranchant, que la Frontignan se vantait d'avoir dérobé à M. de Rothschild. Quant à son cuisinier, à l'en croire, elle l'avait pris dans la bouche du roi.

Ils se tromperaient grossièrement ceux qui penseraient que ce dîner fût une orgie. L'orgie est une imagination de romancier, qui n'a jamais existé que dans les in-octavo à couverture jaune, publiés par la librairie

Eugène Renduel, un peu après 1840. Nous sommes vicieux, d'accord, mais nous sommes bien plus hypocrites que vicieux ; et, à ces causes, nous nous barbouillons le visage de vertu, comme Pierrot se barbouille de farine, deux masques blancs qu'une goutte d'eau fait disparaître en un clin d'œil. Pris à part, la plupart des convives ne valaient pas la corde pour les pendre, et cependant ils se posèrent les uns vis-à-vis des autres en hommes distingués et en femmes comme il faut. On causa politique, littérature, chemins de fer, et l'on s'abstint de toute phrase équivoque et de toute métaphore à double sens. La Frontignan aurait donc eu, elle aussi, le droit d'inscrire sur la porte de son établissement, les deux vers que chacun a pu lire sur le frontispice du théâtre de M. Comte :

Par les mœurs, le bon goût, modestement il brille,
Et sans danger la mère y conduira sa fille.

Le hasard avait placé Juvignac aux côtés d'une jeune femme au chaste maintien et aux allures pleines de modestie. L'éclat un peu étrange de ses grands yeux bruns était adouci par une longue frange de cils abondants et soyeux. Sa bouche ressemblait à une rose de mai, éclosée du matin, et il n'y avait dans sa toilette rien qui ne fût du meilleur goût. (La suite au prochain numéro.)

Albéric SECOND.

Probablement que, si le citoyen IVAN avait été millionnaire, il aurait obtenu sûrement l'unanimité des suffrages. Que voulez-vous? le peuple est si bizarre.

Vient ensuite le tour du sieur DEBOLO, de Ste-Foy, conseiller général, un affamé de candidature. Quant à celui-là, je ne lui accorde qu'une médiocre confiance, car je doute que ses opinions soient garanties *bon teint*. Personne n'ignore les motifs qui l'ont poussé vers le radicalisme, ainsi que son prédécesseur FREYNET. Permettez-moi, pour aujourd'hui, d'être discret, et de glisser rapidement là-dessus.

Le docteur FONTAN, malgré son talent oratoire, n'a pas obtenu plus de succès que les précédents.

Un délégué gambettiste lui a jeté dans les jambes l'affaire du monument de Nuits. Néanmoins, l'ex-médecin-major de la 2^e légion du Rhône, avec sa facilité de langage ordinaire, s'est habilement tiré du bourbier où son interlocuteur l'avait plongé. Cependant, il est une chose importante sur laquelle ledit délégué aurait dû insister de préférence, c'était de demander simplement à M. Varambon la raison qui l'avait poussé à faire *une quête pour le Denier de St-Pierre*.

Pourquoi a-t-il négligé cette question pour en poser une beaucoup plus insignifiante?

Mystère et opportunisme!...

Maître VARAMBON, que j'ai réservé pour le bouquet, a été acéidément le favori, l'idole populaire. Ce républicain à l'eau de rose, cet anti-clérical concordataire est venu faire des risettes à ses chers électeurs. L'avocat subtil! avait recouvert sa parole mielleuse, insinuante et flatteuse; si bien que, quoiqu'il ait, une fois déjà, manqué à ses engagements,

il n'en a pas moins récolté les deux tiers des suffrages de l'assemblée.

Les délégués campagnards, enthousiasmés par ses discours mirobolants, ne purent échapper à un entraînement irrésistible, et, sans discernement, ils volèrent tous pour lui *le cœur léger*.

Aujourd'hui, quelle désillusions pour les pauvres délégués, qui, au pied du mur croyaient voir travailler le maçon! Dernièrement, ils ont organisé une seconde réunion pour y juger l'attitude et la conduite de leur député qu'ils avaient invité à comparaître devant eux. Mais en guise de réponse, il leur a esquissé un magnifique pied-de nez.

Une fois élu, le représentant de la 6^e circonscription n'a rien trouvé de plus pressé que d'aller serrer la dextre de son copain Andrieux et de venir faire la roue autour du fils de l'ex-épiciier de Cahors.

Quant au mandat, il est allé rejoindre les petits papiers destinés à un usage particulier..., et puis M. Varambon sait parfaitement qu'il a affaire avec de bons jobards et non à des convicts. Pauvres électeurs, vous êtes punis par où vous avez péché.

Mais ce qui m'a le plus stupéfié, c'est qu'au lieu de sommer le citoyen Varambon de donner sa démission, on l'ait simplement invité à rentrer dans la stricte exécution de son programme. Peu s'en est fallu qu'on ne lui vota des félicitations.

Sachez donc, électeurs de la 6^e circonscription,

Que Varambon n'est pas du tout ce que l'on pense; Votre naïveté fait toute sa science.

C'est là-dessus que je termine ma première épître, qui aura sa suite la semaine prochaine.

En attendant, cher Guignol, cède-moi une petite place dans ta feuille satirique

et ta trique pour que je m'en serve aujourd'hui à caresser l'échine curviligne de tout ces pantins politiques, de tout ces dupeurs du pauvre peuple.

UN RURAL de Soucieu-en-Jarret.

QUESTION « SHOCKING »

A Monsieur le Rédacteur en Chef du Carillon de St-Georges.

Monsieur le Rédacteur en chef,

Permettez-vous à une de vos lectrices assidue, de venir demander l'hospitalité, dans votre estimable journal, pour sa petite réclamation que vous insérerez, si vous l'en trouvez digne?

On a l'habitude à Lyon et un peu partout, c'est vrai, quand il s'agit d'une amélioration quelconque et surtout au point de vue de la circulation, de ne penser presque exclusivement qu'au sexe soit disant *fort*.

Entre toutes les inégalités dont la municipalité nous laisse victimes, il en est une sur laquelle j'appellerai toute son attention, étant donné le grand nombre d'intéressées. C'est assez difficile à expliquer bien clairement; je vais cependant essayer:

Dans Lyon, il existe à l'usage de Messieurs les hommes, de nombreux cabinets gratuits, suffisamment fermés et parfaitement commodes. Rien de mieux. Serait-il impossible d'en construire exclusivement, et mieux fermés encore, si l'on veut, à l'usage de ces pauvres femmes, qui sont quelquefois obligées de faire des courses très longues et très fatigantes à des moments donnés, pour satisfaire des besoins tout aussi naturels qu'à ces messieurs!

Nous avons bien, nous dira-t-on, certains cabinets construits sous les quais, mais nous en sommes souvent bien loin pour y arriver, et puis il est quelquefois impossible d'y entrer, sous peine de se mettre tout un corps de garde sur les bras, je veux dire sous les pieds.

Il y a bien aussi quelques cabinets particuliers et payants, mais nous ne sommes pas plus riches que ces messieurs. C'est une question d'égalité que nous pouvons soulever, sans pour cela nous prêter des idées trop avancées.

La municipalité ferait construire dans l'intérieur de la ville, quelques-uns de ces petits cabinets, à notre usage exclusif, que certainement mes compatriotes les Lyonnaises, en seraient très satisfaites, et votre servante pas fâchée du tout.

Ma réclamation n'est peut-être pas très poétique,

mais, à mon avis, le besoin s'en fait sérieusement sentir.

Veuillez agréer, Monsieur le Rédacteur en chef, l'assurance des sentiments distingués de votre impotente servante.

EMILIE B....

Lyon, le 20 Décembre 1881.

DEVANT ET DERRIÈRE LA TOILE

Notre ami et collaborateur Bibi a dit, sous une forme humoristique, à quel déchaînement de passions subversives, de la part des *augustes pontifes* de la grande critique théâtrale, est en butte M. Campocasso, directeur de nos théâtres municipaux.

Nous n'hésitons pas à reconnaître que, dans une certaine mesure, les *augustes pontifes* ont eu quelquefois raison; que certains engagements, imposés par la *claque*, n'ont pas été ce qu'ils auraient dû être pour ne pas rendre *trop écrasante* la supériorité des premiers emplois, de façon à donner aux interprétations une homogénéité indispensable; enfin, que plusieurs *doublures*, des deux sexes, trop souvent mises en évidence, ont considérablement amoindri le succès des œuvres lyriques, de *Guillaume Tell* notamment.

Mais il serait injuste de ne pas reconnaître que les *augustes pontifes* ont dépassé la note de leurs diatribes malveillantes, et que, malgré tout, les représentations de notre première scène s'effectuent dans des conditions satisfaisantes.

S'il en était de même pour les *Céléstins*, M. Campocasso ne mériterait que des éloges.

PIÉTRO.

ORDRES DE BOURSE

COMPTANT et TERME

Achat de valeurs, cotées et non cotées. Encaissement gratuit de Coupons. Emplois de fonds. — Compte de reports ou prêts sur titres.

A 3, 6, 9 OU 12 MOIS

INTÉRÊT 12 0/0 PAR AN. — CAPITAL GARANTI

CAISSE DE L'UNION FINANCIÈRE

83 (bis) Rue de Lafayette, Paris.

Le Directeur-Gérant, J. MICHAUD.

Imp. BEAU JEUNE et Co, r. de la Pyramide, 3, Lyon.

BUREAU DE PLACEMENT
POUR LES EMPLOYÉS
ET DOMESTIQUES
des deux Sexes

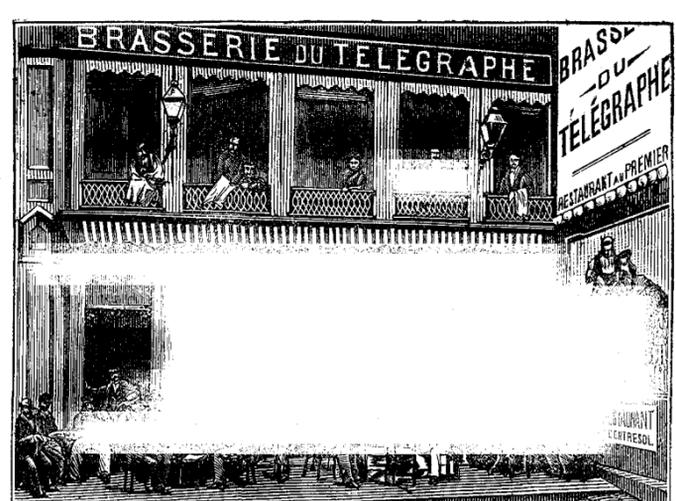
SEULE MAISON
ALYON
Et en France
OU LES FILLES
DOMESTIQUES
Sont logées
GRATUITEMENT
et placées dans les 24 heures

M. A. PRADEL
Directeur

PLACE
Morand
15
LYON

INDICATEUR LYONNAIS AUTORISÉ

Inutile de se présenter
si l'on n'est porteur de
Bons CERTIFICATS
ou des Renseignements à Lyon



BRASSERIE DU TÉLÉGRAPHE

LOUIS ROUSSEL

Près de la place de la République et du Télégraphe

RESTAURANT AU PREMIER -- SALONS

SERVICE A LA CARTE — PRIX MODÉRÉS

Choucroute et Charcuterie de Strasbourg — Huîtres et Escargots

TOUS LES SAMEDIS, TRIPES A LA MODE DE CAEN

BIÈRE & CONSOMMATIONS DE PREMIER CHOIX

Etablissement recommandé à MM. les Voyageurs

GUÉRISON
complète en peu de temps des
névralgies, migraines, maux
de dents, maux d'yeux, maux
d'oreilles, surdités,

par l'emploi du traitement
du Docteur russe
LEWENTHAL

La réputation d'efficacité de ce
traitement n'est plus à faire: de
puis 40 ans qu'il est ordonné
et employé, il a été reconnu le seul
véritablement infatigable.

DÉPÔT PRINCIPAL:
Pharmacie BOUQUET
10, rue Quatre-Chapeaux,
et dans toutes les Pharmacies
Prix du traitement 4 fr. 50
Envoi franco contre timbres-postes

MAYER FILS, PÉDICURE
TOILE RÉSOlUTIVE SOUVERAINE CONTRE LES CORS
SUCCÈS CERTAIN — La Boîte: 1 fr. — SUCCÈS CERTAIN
18, Rue Mulet, LYON

LE SAVON PHÉNIQUE
DE L. FOUGEROUX, DE LYON

Se recommande par son principe anti-épidémique. Il opère avec succès contre les engelures, crevasses, coupures, boutons, et toutes maladies de peau provenant de l'acreté du sang.

Indispensable dans la toilette intime; il préserve des maladies contractées surtout en voyage par le contact des linges ou objets malpropres.

En vente chez les Pharmaciens, Herboristes et Parfumeurs.

A VENDRE
Fonds de Mécanicien
BIEN OUTILLÉ
EXPLOITANT DEUX SPÉCIALITÉS
Facilité de Paiement

POUR RENSEIGNEMENTS, S'ADRESSER:
AU BUREAU DU JOURNAL, IMPRIMERIE BEAU JEUNE
3, rue de la Pyramide, 3, Lyon-Vaise

PHOTOGRAPHIE
Genre Camée
IMITATION EMAIL

Alph. BERNOUD
MÉDAILLÉ ET BREVETÉ
S. G. D. G.
2, Rue des Archers, 2
LYON

On opère par tous les temps
PORTRAITS APRÈS DÉCÈS
Maisons à Naples, Florence et Livourne

**DESSIN
ET GRAVURE**
ARTISTIQUES
SUR BOIS

Clichés en cuivre
et en plomb

S. MAGDELIN
1, Quai d'Occident, 1
LYON

A L'OCCASION DU JOUR DE L'AN
GRAND CHOIX
DE JOUETS D'ENFANTS
LYON JOB LYON
13, RUE JEAN-DE-TOURNES, 13
Gros et Détail
EXPOSITION A PARTIR DU PREMIER DÉCEMBRE

DÉPÔT D'ARTICLES DE ST-CLAUDE
Jeux de Jardin, Croquets, Jeux de Tonneaux, Quilles, Jeux de Tennis
Jeux de Salon, Boules Buis et Ferrées
ARTICLES DE MÉNAGE